

Le théâtre comme lieu de formation

Micheline Tremblay

Numéro 62, mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, M. (1991). Le théâtre comme lieu de formation. *Liaison*, (62), 39-39.

Le théâtre comme lieu de formation

par Micheline Tremblay

Un coup de foudre : voilà comment je décrirais ma première rencontre avec le théâtre. Je devais avoir 11 ou 12 ans; mon frère m'amena voir **L'Auberge des morts subites**, du regretté Félix Leclerc. C'était à Montréal, à l'Orpheum. J'étais déjà allée au cinéma et je m'attendais au même type d'émotion.

Les trois coups retentissent. Le rideau s'ouvre. La scène s'offre. Et voilà que viennent y vivre des personnages en chair et en os, devant moi, pour moi! Des personnages palpables, vulnérables, et non des êtres aplatis et distants comme sur l'écran. Et je sens, autour de moi, les gens vibrer à l'unisson. Une sensation que je n'avais jamais vécue au cinéma où, me semblait-il, les spectateurs demeurent seuls. Éblouie! Conquise! Voilà les qualificatifs qui témoignent peut-être le mieux de mon état d'âme à la sortie de **L'Auberge des morts subites**. Brusquement, intensément, le théâtre venait de s'incruster en moi. Il représentait un univers fascinant mais inviolable. L'espace, entre moi et les comédiens, entre les spectateurs et la scène, quelques pieds tout au plus, infranchissable.

Et pourtant... Combien j'aurais aimé pouvoir parler à ces comédiens qui incarnaient chaque soir des êtres différents! Je les regardais de loin avec respect, vénération presque. Sans oser pénétrer le mystère. Quelle envie j'avais de comprendre comment on pouvait ainsi dompter l'imaginaire, fusionner le rêve au réel. Je rêvais de devenir, comme eux, une autre... le temps d'un soir. De vivre les émotions des personnages que j'aurais apprivoisés. D'expérimenter ce que j'appelle les « possibles de l'être ».

Avec le temps, je réussis à participer à quelques saynètes, à des récitals de poésie organisés par l'école. On me couvrit d'éloges et cela ne fit que déculper ma passion. L'espace qui menait à la scène ne m'apparaissait plus aussi infranchissable. Je me présentai à une audition de l'École nationale de théâtre. Catastrophe : je fus refusée. Par la suite, maintes fois, je tentai de m'immiscer dans des groupes d'amateurs, mais la malchance me suivait partout : jamais on ne réussissait à mener à terme nos productions. Je poursuivis mes études en littérature, autre façon de me rapprocher du théâtre. Et vingt ans passèrent.

Le travail m'amena à Sudbury. J'appris que le Théâtre du Nouvel-Ontario organisait, chaque année, un spectacle communautaire où des comédiens amateurs, soutenus par une équipe professionnelle, présentaient un *vrai* spectacle, dans de *vrais* décors, devant de *vrais* spectateurs. De plus, moi qui craignais tant les auditions depuis ma cuisante défaite à l'École nationale, me voilà rassurée en apprenant qu'on y accepte tout le monde, inconditionnellement.

D'un seul coup, mes amours passées refirent surface. C'est néanmoins avec crainte que j'assistai à la première réunion. Des gens de tous âges y participaient : de 10 à 70 ans. Des gens de tous les milieux également. D'anciens participants me racontèrent avec enthousiasme leurs expériences passées. Mes peurs se dissipèrent et je décidai de m'impliquer pleinement, de m'infiltrer au sein de cet univers toujours aussi fascinant pour atteindre, une fois peut-être, une parcelle d'imaginaire.

Au sein de cette équipe des plus hétérogène naquit l'amitié, la fraternité, mais surtout la tolérance, le respect, la solidarité. Seuls comptent notre bonne volonté et notre désir de jouer. Chaque répétition est à la fois une fête, un lieu de travail, une occasion d'apprentissage. Chacun a ses forces et ses faiblesses que l'on apprend à reconnaître, à accepter et, parfois, à vaincre. Une belle leçon d'humilité et de partage. Pour l'un, c'est la mémoire qui flanche; pour l'autre, c'est la voix à projeter, l'articulation et l'intonation à améliorer; pour moi, ce fut surtout la démarche et les gestes. J'avais du mal à « me débarrasser de moi » pour laisser la place à l'autre. Comment mater ce corps?

On répète. Des heures et des heures. Le temps importe peu. Et cela m'épate de voir tous ces gens, qui travaillent le jour, se retrouver le soir en salle de répétition, et ce, souvent quatre soirs par semaine. Quelle belle générosité! Quel souci de la perfection! Quel amour de l'art.

Soir de première. Le trac me coupe l'appétit. Dans les loges, on entend le public qui arrive, qui s'assoit, qui nous attend. La tension monte. Le goût de partir, de tout laisser tomber, me tenaille. Le compte à rebours commence. Dix minutes. Fuir. Me défiler. Cinq minutes. J'ai les mains de plus en plus froides. Trois minutes. Qu'est-ce que je fais ici? J'ai mal au ventre. Une minute. Je défaillie. Mes jambes faiblissent. Puis les trois coups traditionnels résonnent. Cette fois-ci, c'est nous, c'est moi qu'on attend. Le rideau s'ouvre, les projecteurs s'allument et, pour la première fois, la scène s'offre à moi. C'est par moi, par nous, que s'opérera, ce soir, la magie de la scène.

D'année en année, je renouvelle l'expérience. En septembre dernier, on avait besoin d'une fillette dans l'un des tableaux des **Fridolinades**, de Gratién Gélinas : ma fille de 12 ans a obtenu le rôle. J'étais ravie que le théâtre communautaire lui permette de vivre, si jeune, une telle expérience car le théâtre exige et inculque une forte discipline personnelle. Monter sur les planches, affronter le public, garder son sang-froid, rien de tout cela n'est donné : il faut l'apprendre. Pour les jeunes, le théâtre communautaire est précieux : c'est non seulement une occasion de former la relève mais une excellente occasion de découvrir son identité et de développer la confiance en soi.

DE L'INTÉRIEUR

CHRONIQUE
DU COMITÉ
DE RÉDACTION